

# Une oeuvre axée sur l'art et la réalité japonaises

PAR LUC PERREAULT

ON NE PRÉSENTE pas Masaki Kobayashi. Son oeuvre abondante (24 longs métrages dont le tiers seulement ont déjà été présentés ici) suffit à le classer parmi les maîtres de sa génération. Cinéaste fascinant partout où il va, on ne s'attend pas à retrouver un bon matin en train de décoller son oeuvre devant des étudiants de l'Université du Québec. La chose vient de se produire. Pendant quatre jours, Kobayashi a parlé de "la Condition humaine", de "Hara-kiri", de "Kwaïdan" et de "Hommage à un homme fatigué", jalons malheureusement trop rares d'une carrière encore mal explorée. Il s'est mis pendant quatre jours avec une bonne grâce remarquable à la disposition d'une poignée d'admirateurs québécois, lui qui, avoue-t-il, refuse habituellement de parler de ses films dans son "propre pays". La chose mérite d'autant plus d'être signalée que le cinéaste, invité conjointement par l'université York et l'UQAM, est passé en coup de vent à Toronto, réservant à Montréal (qu'il visitait pour la troisième fois) le meilleur de lui-même.

C'est pour expliquer des nuances comme celle-là que Kobayashi a accepté de venir à Montréal. Sa plus grande surprise vient du succès qu'un film comme "Hara-kiri" a eu ici. Le réalisateur craignait que le public occidental n'ait perçu de son oeuvre que les aspects les plus formels. Il a voulu s'assurer que c'est au niveau du sens et de l'émotion que la communication entre ce public et ses films s'est établie.

## Suivre la filière

Dans la chambre d'hôtel où il me reçoit, flanqué de ses deux interprètes, Kobayashi explique que son grand rêve, lorsqu'il était étudiant, était de devenir un spécialiste en art oriental. Mais c'est l'affaire de toute une vie. Lorsque éclata la deuxième guerre mondiale, l'étudiant qu'il était a senti l'urgence de s'exprimer. C'est alors qu'il se tourna vers le cinéma, moyen, pensait-il, de rejoindre en un court laps de temps le plus de gens possible. La guerre finie, guerre qui devait marquer énormément Kobayashi, bien connu pour ses idées antimilitaristes, il débute au cinéma par la voie étroite de la scénarisation.

À la Shochiku où il débute, Kobayashi doit suivre la filière. Ne devient pas réalisateur qui veut. Il faut franchir toutes les étapes dans cette grande maison de production. Après avoir été scénariste, il lui a fallu patienter longtemps comme assistant-réalisateur.

"La Shochiku n'aimait pas beaucoup les films de critique sociale à cette époque, rapporte le cinéaste. À l'époque, pour être admis réalisateur, il fallait commencer par des drames familiaux. Il m'a fallu faire mes preuves dans ce genre avant de pouvoir tourner les films qui me tenaient à coeur. Le premier fut "la Chambre aux murs épais", un film sur les criminels de guerre tiré de ma propre expérience. J'y mettais en cause les conditions sociales du Japon. On mit quatre ans à lancer le film. Plus tard, j'en fis un sur la corruption au baseball ("Je t'achèterai") puis un autre sur la délinquance juvénile ("Le Fleuve noir")."

Ces films, malgré l'engagement social plus marqué qu'y affichait Kobayashi, furent moins contestés que le

précédent. La raison en est simple: les compagnies de production commencent à se libérer de l'emprise des Américains. Il ne faut pas oublier qu'après la guerre, de 1946 à 1950, c'est-à-dire jusqu'au début de la guerre de Corée, le Japon était occupé par les Américains. Ce n'est qu'à partir de cette date que les Japonais commencent à manifester de l'intérêt pour les films qui traitaient de leurs problèmes propres.

## Les grandes questions

"Un cinéaste vit dans une époque donnée, constate-t-il, et il subit les influences de son époque, il les digère. L'humanité lui fournit ses personnages, ce sont des personnages pris dans le quotidien. À l'époque où j'étudiais l'histoire de l'art, j'étais très sensible au fait que l'histoire est toujours présente en arrière-plan."

Profondément marqué par la guerre, Kobayashi en a tiré une fresque célèbre, la trilogie sur "la Condition humaine".

"Il est important de dire qu'il ne s'agit pas seulement d'un film sur la guerre mais sur les grandes questions qu'on est amené à se poser à l'occasion d'une guerre", fait remarquer le cinéaste.

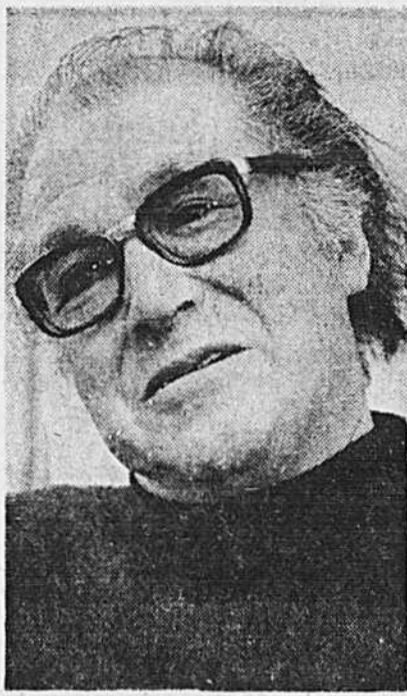
"À cette époque j'avais lu un roman sur la condition humaine qui racontait des choses proches de celles que j'avais moi-même vécues. C'est ce qui m'avait incité à faire ce film. En le faisant, j'ai revécu toute mon expérience de la guerre. À repenser à ces événements, avec le recul du temps, j'ai été amené à reconsidérer certains choses tout en les revivant avec la même acuité que pendant la guerre. J'ai voulu réévaluer le fait d'être Japonais. Je me sentais très proche du personnage central."

## Retour aux sources

À la question de savoir s'il existe un lien étroit entre le choix de sujets historiques (les films de samourais) et la situation sociale du Japon d'après-guerre, il répond qu'il fut alors motivé par le besoin de retrouver les traditions du Japon, ses racines. Plusieurs raisons expliquent ce choix. Par exemple, on avait adopté le système de la démocratie à l'américaine, ce qui avait amené les petites gens à faire valoir leurs droits. Les protestations populaires contre le traité américano-japonais manifestaient cette prise de conscience.

"À travers ces films historiques, je retrouvais les préoccupations que j'avais à l'époque où j'étais étudiant, en particulier en ce qui a trait aux traditions esthétiques. Mais en même temps, je voulais montrer les éléments d'humanité contenus dans le système féodal japonais. Je voulais montrer l'opposition entre les valeurs humaines et le système à une époque où les valeurs traditionnelles du Japon étaient vivement contestées."

Ainsi, derrière l'apparente nostalgie du retour en arrière, se cache chez



Masaki Kobayashi

Kobayashi le désir de dépeindre le Japon moderne, un Japon encore imbibé d'ilots de traditions très solides.

À Cannes où "Hara-kiri" remporte un succès phénoménal, Kobayashi y trouve la marque d'encouragement qu'il fallait pour continuer à explorer l'histoire de son pays. Il se rend compte que, pour être reconnu à l'étranger, il est nécessaire d'approfondir sa propre tradition. Aussi avec "Kwaïdan" peut-il enfin réaliser un vieux rêve de jeunesse: traduire à l'écran les phantasmes esthétiques qu'il ont toujours hanté.

"En faisant ce film, j'ai revécu mes rêves d'enfance. "Kwaïdan" marque l'aboutissement de toutes mes années d'étude consacrées à l'esthétique orientale. Le sujet m'a captivé au point que j'ai tenu à peindre moi-même les décors."

Kobayashi a rompu depuis quelques années, avec la Shochiku. Avec trois autres réalisateurs japonais, Ichikawa, Kurosawa et Kinoshita, il a créé le "groupe des quatre". Ces cinéastes avaient constaté qu'il n'était plus possible de faire ce qu'ils voulaient à l'intérieur des grosses compagnies de productions.

L'oeuvre de Kobayashi, très méconnue ici, à part quelques titres, souffre du même mal que l'ensemble de la production japonaise de qualité: sa mauvaise distribution à l'étranger. Kobayashi le déplore mais il s'avoue incapable, du moins à court terme, de corriger cette situation. On ne peut que souhaiter que son dernier film, "l'Arbre pétrifié", tourné en France et au Japon et d'une durée de 3 h. 40 finisse par attirer l'attention d'un distributeur québécois.

"Après tout, dit-il narquois, on ne voit pas plus de films canadiens au Japon que vous voyez de films japonais."

# EN PRIMEUR

Le lecteur trouvera sous cette rubrique les films dont c'est la première sortie montréalaise en version originale, ainsi que les films dont la version française est présentée pour la première fois. Ces derniers films sont suivis d'un astérisque.

## LUDWIG ou LE CREPUSCULE DES DIEUX

Film italo-franco-allemand (1972) de Luchino Visconti. Scénario: Visconti, Enrico Medioli, Suso Cecchi D'Amico. Images (Technicolor): Armando Nannuzzi. Montage: Ruggero Mastroianni. Musique: Franco Mannino. Avec Helmut Berger, Romy Schneider, Trevor Howard, Silvana Mangano, Gert Frobe, Helmut Griem, Isabella Telyzyska. 184 min., V.O.V.F. Dauphin (Renoir).



## LES ARPEUTEURS

Film suisse (1972) produit (en collaboration avec le Groupe 5 Genève et la Télévision suisse) et réalisé par Michel Soutter. Images (noir et blanc): Simon Edelstein. Montage: Joëlle van Effenterre. Son direct: Marcel Sommerer. Musique: Brahms et Schubert. Avec Marie Dubois, Jean-Luc Bideau, Jacques Denis, Jacqueline Moore, Michel Cassagne, Germaine Tournier, Nicole Zufferey, Benedict Gampert. 84 min. Vieux Montréal (B).

## LES ZOZOS

Film français (1972) de Pascal Thomas. Scénario: Thomas et Roland Duval. Images (Eastmancolor): Colin Meunier. Musique: Vladimir Cosma. Avec Frédéric Duru, Edmond Rillaud, Jean-Marc Chollet, Daniel Cecaldi, Serge Rousseau, Jacques Debary, Annie Cole, Virginie Thévenet, Caroline Cartier, Tuve Nilsson. 105 min. Parisien.

## LES RELIGIEUSES DU SAINT-ARCHANGE (Le Monache Di Sant, Archangelo)

Film italien (1973) de Paolo Dominini (Lorenzo Paoletti). Scénario: Dominini et Tonino Cervi. Images (Technicolor): Giuseppe Ruzzolini. Montage: Nino Baragli. Musique: Piero Piccioni. 100 min. Imperial.

## LA JOURNÉE NOIRE DU BELIER (Giornata nera per l'ariete)

Film italien (1972) de Luigi Bazzoni. Scénario: Bazzoni, Di Nardo, Fenelli. Images (Eastmancolor): Vittorio Storaro. Musique: Ennio Morricone. Avec Franco Nero, Silvia Monti, Pamela Tiffin, Ira Fürstberg. Chevalier.

## NI SABATA, NI TRINITA, MOI... C'EST SARTANA

Film italien (1972) écrit et réalisé par John Wood. Images (Eastmancolor): Clinton Taylor. Musique: Henry Sotou. Avec Richard Harrison, Fernando Sancho, Erika Blank. 85 min. Granada.

## CREUSE TA TÔME GARRINGO... SABATA S'EN VIENT (Sei Già Cadavere Amico, Ti cerco Sabata)

Film italien (1970) de John Wood (Juan Bosch). Scénario: Steve McCohy, Jackie Kelly. Images (Eastmancolor): Clinton Taylor. Musique: Henry Sothe. Avec Richard Harrison, Fernando Sancho, Raf Baldassarre, Alejandro Ulloa. 97 min. Granada.

## QUELQU'UN DERRIÈRE LA PORTE

Film franco-italien (1971) de Nicolas Gessner. Scénario: Gessner, Jacques Robert, March Boehm, d'après un livre de Robert. Images (Eastmancolor): Pierre Lhomme. Montage: Victoria Mercanton. Avec Charles Bronson, Anthony Perkins, Jill Ireland. 95 min. Chevalier.

## THEATRE DE SANG (Theatre of Blood)

Film britannique (1972) de Douglas Hickox. Scénario: Anthony Greville-Bell. Images (Deluxe Color): Wolfgang Suschitzky. Montage: Malcolm Cooke. Musique: Michael J. Lewis. Avec Vincent Price, Ian Hendry, Diane Rigg, Milo O'Shea, Harry Andrews. 104 min. Berri.

## CITE DE LA VIOLENCE (Citta Violenta)

Film italo-français (1970) de Sergio Sollima. Scénario: Saurio Scavolini, Gianfranco Calligaris, Lina Wertmüller, d'après une histoire de Dino Maluri et Massimo De Rita. Images (Techniscope, Technicolor): Aldo Tomli. Montage: Nino Baragli. Avec Charles Bronson, Jill Ireland, Telly Savalas. 95 min. Maison neuve, Canadien, Plaza.

Le spectateur québécois sera probablement le seul en Amérique du Nord à voir "Ludwig" dans sa version originale. Le Bureau de surveillance du cinéma a refusé en février de l'année dernière de détenir un visa à une version de ce film amputée de 48 minutes. En dépit de cette victoire, de la grandeur indiscutable de l'oeuvre, de la place qu'elle occupe dans la carrière de Visconti (troisième volet d'une trilogie consacrée à l'Allemagne), cette transposition à l'écran de la vie excentrique du roi Louis II de Bavière — le roi fou, comme on l'a surnommé — n'emporte pas totalement l'adhésion. On aimerait voir dans ce "Crépuscule des dieux" une analyse des conditions historiques à la base du 3e Reich (époque magistralement traitée dans "les Damnés"). On n'y trouve décrites que les phases successives de l'aliénation mentale d'un roi mécène, ardent défenseur de Wagner et amateur fanatique de châteaux baroques, par ailleurs filmés avec une sobriété qui contraste avec le faste de la mise en scène. Issu de l'aristocratie italienne, apparenté par sa mère, semble-t-il, à la famille de ce Louis II, Visconti réussit toutefois à conférer à l'homosexualité ses titres de noblesse.

Un film sans histoire, avec des personnages qui se rencontrent, se parlent et se mentent. Dans la grisaille d'un paysage suisse tourné en noir et blanc dont on devine tout de même la verdure et les fleurs à cause de la lumière feutrée qui baigne certaines images. Jean-Luc Bideau nous apparaît caché derrière une énorme moustache. Il s'offre deux jeunes femmes, Marie Dubois et Jacqueline Moore, qui l'éconduisent ensuite et provoquent sa colère.

Premier film d'un critique de cinéma qui se penche sur son passé pour retrouver son adolescence, au début des années soixante: les cours, les bagarres, les filles, un voyage en Suède. Joué par des amateurs bien dirigés dans une histoire sans intrigue, mais composé de tableaux qui s'enchaînent. La critique française est élogieuse.

À la mort de leur mère supérieure, deux religieuses, au XVIIe siècle, luttent pour lui succéder. Chacune a ses alliés à l'extérieur du couvent. L'inquisition se mêle de l'affaire. Les fautes sont confesées sous la torture. Le film s'apparente à "The Devils", sans en avoir les outrances.

Un journaliste étonné dans son auto, la femme du médecin-chef d'un hôpital occise, puis une jeune femme, puis une autre. Chaque crime est commis un mardi. On soupçonne un jeune journaliste des faits divers (il exerce un métier qui mène à tout...). Il se détermine comme un diable pour établir son innocence et démasquer le coupable.

Ce qu'il en tombe, des cadavres, dans ce film où un sale type, arrêté pour vols, meurtres et pillages, est relâché faute de preuves! Mais la dernière balle tirée par ordre du metteur en scène sera pour lui, Dieu merci!

Western italien où un riche propriétaire fait abattre le père d'un bonhomme qui ne laisse pas passer la chose: il tue l'assassin et veut froter les oreilles du propriétaire... Lequel engage un type pour réduire le fiston au silence. L'intrigue est pimenterée d'une histoire d'amour...

Horreur et humour noir: se croyant le plus génial interprète de Shakespeare, un comédien, ulcéré de n'avoir pas reçu le prix du Cercle des critiques, se venge en tuant ses messieurs un à un en imaginant chaque fois une mise en scène shakespearienne.

Il a fallu trois scénaristes pour pondre cette histoire (qu'on a pu voir déjà sous le titre anglais de "The Family") de règlement de comptes entre gens du milieu. Rien de très original. Un tueur trahi par son ennemi dès sa sortie de prison, mais il se fait entourloupier par une femme fatale et trépane sous les balles de la police.

# Après le cheval et le boeuf, enfin Jodorowsky

PAR SERGE DUSSAULT

"J'AIME le cinéma riche. Je voudrais avoir tout l'or de Fort Knox pour tourner mes films et être le Cecil B. De Mille de l'underground!"

Alexandro Jodorowsky dit cela en souriant. Et on le croit.

Même si, depuis le début de l'interview on ne sait trop quand il blague et quand il est sérieux.

Ainsi plusieurs se demandent-ils si ses films ne sont pas, en définitive, un raccrochage brillant faisant appel aux préjugés et aux modes du jour: un certain mysticisme oriental auquel on n'y comprend rien; un désir confus d'amour universel qui enveloppe les discours de métaphores éblouissantes, tantôt lieux communs ("la camera corrompue tout, c'est comme la célébrité") ou perles de sagesse ("l'inconscient n'existe pas: c'est le passé de la race humaine") et, paradoxalement, un goût pour la violence, du moins cinématographique, amusant de voir le sang couler à flots sur les écrans sans qu'on prenne la chose au tragique. Comme dans les westerns. Comme dans "Clockwork Orange".

## D'abord le cheval

Arracher à Jodorowsky trente petites minutes d'interview est d'une complication incroyable. Quand enfin on l'a devant soi, assis à une table, il disparaît dans le cosmos...

Lui demande-t-on s'il s'inquiète des événements qui se sont passés au Chili, lui qui est né là-bas et qui y a fait ses études, qu'il répond: "Que je sois né là-bas, que j'y aie vécu, ce n'est pas une raison. Cela vous inquiète aussi et vous êtes né au Québec. Quand on pense à l'univers, on pense à la race humaine."

Andréanne Lafond, de Radio-Canada, lui demande pourquoi il tourne des films. Il répond: "Je suis un pommier et mes pommes sont des films. Les vôtres sont des interviews." Il a fallu attendre deux jours pour rencontrer le réalisateur (et principal interprète) de "El Topo".

On avait d'abord organisé lundi soir une conférence de presse à l'hôtel Nelson. Là des gens de tout poil l'attendaient. Et même de tout crin, puisqu'on avait amené un cheval blanc, histoire d'épater Jodorowsky qui se flatte volontiers d'être le roi du happening. Et parce que, dans "El Topo", Jodorowsky est cow-boy avant de se faire moine.

On buvait, le cheval s'impatientsait, quand enfin le grand homme se présente, étonné de trouver un quadrupède sur la scène.

Il s'ensuivit une confusion. Au-dessus de laquelle planait, il faut le dire, le sourire inaltérablement serein de Jodorowsky. Le maître, vêtu d'un complet bleu de coupe remarquable, invite le public à dialoguer avec lui. Cela tourne presque à la bagarre. Se réclamant de différentes philosophies orientales (il aurait tâté du bouddhisme, de l'hindouïsme, du zen, du tantrisme), il a été d'une patience angélique, à peine démentie par l'envie qu'il laissait voir d'être à mille milles de là.

"Écoutez, dit-il à ceux qui paraissent agressifs, moi je n'ai rien à faire ici. "El Topo", pour moi, c'est terminé. J'ai déjà fait un autre film, "la Montagne sacrée". Il est aussi terminé. Et je pense à autre chose. Je suis ici pour aider un ami qui aime le cinéma, Rock Demers."

Et par la même occasion, évidemment, pour donner un coup de pouce à la publicité de son film, dont M. Demers est ici le distributeur.

L'interview était impossible dans de telles circonstances. Il fallait se rendre le lendemain soir.

## Ensuite le boeuf

"Neuf heures, à l'Outremont. Sans faute!"

Neuf heures arrivent. Les minutes passent. Rock Demers apparaît, seul. Jodorowsky ne peut accorder la moindre interview avant d'avoir mangé sa côte de boeuf. Cela semble aussi important que le steak du joueur de hockey avant la partie...



Alexandro Jodorowsky

Et je me voyais comme ce personnage de l'"Audience", de Marco Ferreri, attendant désespérément de rencontrer le Pape...

Puisqu'on nous avait donné une documentation volumineuse sur Jodorowsky, j'en profitai pour tout lire.

Côté biographique, on y apprend: qu'Alexandro Jodorowsky, 44 ans, est né de parents juifs, émigrés de Russie, dans le petit village d'Iquique, au Chili, où il a passé les dix premières années de sa vie et où, dit-il, "les enfants ne m'acceptaient pas parce que j'étais Russe".

qu'il a ensuite étudié la philosophie et la psychologie à Santiago où il a également touché aux mathématiques et à la physique, avant de travailler dans un cirque comme clown, puis de venir comédien, de monter un théâtre de marionnettes et un théâtre de mime. Cela a duré dix ans;

après quoi il est allé à Paris. Il a connu Arrabal, Topor, a beaucoup travaillé avec le mime Marceau. Il y a vécu de 1953 à 1963. Et il dit: "Les Français ne m'ont pas accepté parce que j'étais Chilien".

il va faire du théâtre au Mexique, met en scène Ionesco, Arrabal, Strindberg, Beckett. Il écrit des pièces de théâtre. Réalise deux films ("Fando and Lis", d'après Arrabal, et "El Topo"). Tourne ensuite "la Montagne sacrée", que l'on ne verra que fin mars ou au début d'avril. Déjà, à Paris, il avait tourné un film d'après "The Transposed Heads", de Thomas Mann, mais on en parle peu;

il semble s'être établi à New

York de façon permanente parce que la censure mexicaine lui cherche des puces à propos de "la Montagne sacrée". (Le Vatican aussi d'ailleurs, où il est allé s'expliquer.)

Côté pensée, ou philosophie si vous préférez, on apprend:

- que s'étant senti étranger en Bolivie, à Paris, au Mexique et même aux États-Unis ("Les Américains pensent que je suis Mexicain"), il est devenu citoyen du monde, puis du système solaire et enfin de notre galaxie tout entière;

- qu'il a décidé de devenir célèbre, puisque c'est une façon, la seule peut-être, d'atteindre à l'immortalité, du moins sur le plan historique;

- que, par ses films, c'est son inconscient qui s'adresse à l'inconscient du spectateur. Lequel, à ce moment-là, n'est pas en état de défense, puisque sa raison ne lui sert plus à rien;

Mais voilà Jodorowsky qui arrive du restaurant, rassasié, prêt à l'interview. La télévision d'abord. Puis c'est notre tour.

Forcément, il répète en gros ce qu'il a dit aux autres, ce qu'on a pu lire dans l'Express ou dans un long article que lui a consacré le mensuel "Penthouse".

## Une création personnelle

Il ajoute qu'en 1957 (ou à peu près) il a passé six mois à Montréal, qu'il a même épousé une Québécoise (l'une de ses quatre femmes) et que tout universaliste qu'il soit, il connaît bien nos problèmes politiques.

Côté métier, il jure sur ses grands dieux qu'il ne signe aucun contrat sans avoir le contrôle absolu de la production, qu'il aime les films d'art et que le cinéma expérimental à petit budget ne l'intéresse pas.

Il raconte que pour "El Topo", par exemple, il a confié tous les rôles importants à des amateurs, et les rôles secondaires à des professionnels, mais qu'à l'avenir il fera l'inverse parce que les amateurs deviennent aussi cabotins que les gens du métier.

"Je suis, dit-il enfin, fatigué des intellectuels et des brutes. Le cinéma abstrait n'existe pas. Pour moi, c'est une création personnelle. J'aimerais rencontrer Ivan Illich, tourner avec lui un film pour les enfants afin de leur expliquer les structures de la société."

À ceux qui lui reprochent la violence de son film, il répond: "Quand je suis né, il y a eu la guerre, la bombe atomique. C'est pire, non? Et dans mon film, le sang n'est pas du sang."

Nous sommes vite interrompus. En partant, il dit:

"J'utilise ma célébrité pour développer la conscience collective."